

# Questions d'agronomie posées par l'Académie (1772-1794)

MURIEL COLLART  
(Université de Liège)

En 1753, l'Académie royale des sciences de Paris reconnaissait officiellement une nouvelle science : l'agronomie. Inspirée du modèle anglais, elle devait permettre et accompagner l'essor démographique observé après 1710 en définissant des « lois de la bonne culture » capables d'augmenter les capacités productives.

Cette science agricole provoqua un véritable engouement : 1.214 livres d'agronomie en langue française sortent de presse au 18<sup>e</sup> siècle contre 130 au siècle précédent, 21 journaux spécialisés en « économie et agriculture » apparaissent entre 1745 et 1789, les sociétés d'agriculture sont créées dès 1757.

Les académies participèrent à cette effervescence en lançant des mémoires sur des sujets d'agriculture (appelés « sujets de physique » ou « sujets de physique rurale »).

L'Académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles ne fit pas exception à ce mouvement général et proposa, dès le lancement de son premier concours, en 1773, une question d'agronomie : « La pratique des enclos, adoptée en Angleterre est-elle avantageuse aux défrichements ? Quel est en général le moyen le plus prompt et le plus efficace de fertiliser les terres nouvelles défrichées ? » Cette question était bien dans l'air du temps et correspondait à deux grands thèmes de l'agriculture nouvelle : la lutte contre l'inculture et la division des communaux en parcelles. Les deux mémoires primés en 1774, l'un écrit en flamand par François De Coster, l'autre en français par Robert Hickman, concluaient pour des raisons pratiques (abri des vents et du bétail, meilleure distribution de l'engrais excrémental...) et

physiques (concentration de l'action végétale, circulation et captation des sucres de l'atmosphère) aux avantages de la division en enclos protégés de haies vives. Les auteurs recommandaient de s'inspirer des expériences pratiquées dans le comté de Norfolk qui, par le seul jeu des enclos et de la culture des turneps, avaient transformé une terre réputée stérile en région prospère. L'accessit fut accordé au mémoire en français de Jean De Launay.

La question de physique rurale posée en 1774 portait sur « les moyens de perfectionner, dans les provinces belgiques, la laine des moutons ». Aucun des douze mémoires qu'elle reçut n'ayant « rempli toute l'étendue de la Question », l'Académie annonça qu'elle la reportait à l'année suivante. Dans son vocabulaire et dans son objet, cette question se situait au cœur des préoccupations agronomiques : « perfectionner », soit augmenter la qualité et la valeur pécuniaire, est bien le maître-mot des agronomes et l'élevage de bêtes à laine une activité de diversification prônée par l'agriculture nouvelle parce que susceptible d'augmenter le revenu des agriculteurs. Depuis les années 1750, en effet, l'extension de la demande en étoffes à laine faisait de la production lainière un enjeu économique crucial. L'Académie exhortait d'ailleurs les participants à examiner « tout ce qui peut contribuer à mettre dans nos Provinces, eu égard à leur étendue, cette branche importante de Commerce au niveau de celui qui se fait en Angleterre ». En 1776, l'Académie consacra le mémoire en français de J.-F. Foullé qui présentait, chiffres à l'appui, le modèle d'une exploitation agricole moyenne idéale. Le mémoire en latin de Thomas Norton obtint l'accessit.

En 1776, l'Académie posa deux questions sur des matières agricoles. La première, « L'emploi des bœufs dans nos Provinces, tant pour l'Agriculture que pour le transport des Marchandises sur les Canaux, &c. ne serait-il pas préférable, tout considéré, à celui des chevaux, dont on s'y sert généralement ? » ; s'inscrivait dans le vaste débat ouvert par le physiocrate François Quesnay à l'article « Fermiers » de l'*Encyclopédie* sur les mérites respectifs des chevaux et des bœufs. L'Académie préconisait de l'envisager sous le seul angle économique : « Pour rendre la comparaison parfaite dans toutes ses parties, on demande de plus des calculs exacts sur la vitesse

comparative des deux Animaux, sur leur valeur primitive, leur produit et leur nourriture en nature, en prix et en quantité ; enfin sur la qualité, et la quantité de leur fumier, dont l'un est moins chaud que l'autre, mais plus délayé, et par conséquent plus propre pour certains terrains. La qualité ruminante des Bœufs doit aussi être considérée pour la faire entrer en ligne de compte, à raison de l'épargne en fait de nourriture, que l'on obtient par le temps que l'Animal emploie à ruminer. » Calculs auxquels se livra Thomas Norton, dont le mémoire en français couronné en 1777, conclut à la supériorité du bœuf sur le cheval.

La seconde question, « Déterminer les meilleurs moyens de cultiver et de perfectionner les Terres trop humides, marécageuses et souvent inondées qui se trouvent en différentes parties de nos Provinces, et particulièrement en Flandre », portait sur un sujet toujours d'actualité appelé aujourd'hui « zones humides ». Il était proposé aux concurrents de donner les différents moyens de transformer « les terres trop humides » (soit les marais, marais salants, tourbières et prés humides), inutilisables comme telles mais riches en ressources, en les organisant en espaces également exploitables : les uns pour la culture, les autres pour la navigation. Primé en 1777, le mémoire en français de J.-F. Foullé distinguait trois types de zones humides (celles qu'on peut dessécher par un écoulement naturel, celles qui ont besoin de digues et d'écluses, celles qui nécessitent des machines hydrauliques) et proposait une solution sur mesures pour chacune d'elles. Seul l'aspect économique (conquérir des terres sur l'eau, exploiter les sédiments, améliorer le transport, tirer de l'isolement les habitants qui y vivent) était pris en compte sans que soit même évoquée l'hypothèse répandue par les physiocrates que ces zones devaient changer de nature pour des raisons sanitaires. L'accessit fut attribué au mémoire en flamand de Thomas Norton.

« Quels seraient les moyens d'élever les abeilles dans nos provinces et d'en tirer le plus grand avantage par rapport au commerce et à l'économie ? » questionnait l'Académie en 1777. Implicitement elle demandait aux concurrents de déterminer si le froid et l'humidité des provinces du Nord ne constituaient pas un obstacle au développement de cette branche notable

d'économie rurale. Égide Seghers, lauréat en 1779 grâce à son mémoire en flamand, écartait l'influence du climat et en donnait pour preuve le succès des ruches en Pologne et en Moscovie. Il imputait l'extinction de la production locale aux anciens droits d'abeillage et la désaffection de la consommation au frelatage du miel et à l'apparition de matières sucrantes concurrentes (cassonade et sucre d'Amérique). Selon l'auteur, la relance de la consommation des produits de la ruche ne pouvait se réaliser dans les provinces belgiques qu'au prix de la fabrication d'un miel de qualité, condition sine qua non pour séduire les consommateurs. Ce perfectionnement constituerait également la base d'un hydromel capable de faire abandonner la consommation de vins étrangers et frelatés. Deux mémoires en français, l'un de Thomas Norton, l'autre d'un auteur anonyme, remportèrent l'accessit à cette même question.

Égide Seghers décrocha un nouveau prix, quelques années plus tard, en répondant en flamand à la question posée par l'Académie en 1780 : « Indiquer les arbres et les plantes étrangères qu'on pourrait naturaliser utilement dans nos provinces ». L'auteur recommandait de continuer à consacrer les terres cultivées aux plantes indigènes et de planter les espèces exotiques susceptibles de s'accommoder d'une terre maigre dans les terrains en friche. Un autre mémoire en flamand, signé Pierre-Jacques De Badts, obtint l'accessit.

En 1781, l'Académie posa la question inverse. Il s'agissait cette fois de déterminer « Quels sont les végétaux indigènes que l'on pourrait substituer dans les Pays-Bas aux végétaux exotiques relativement aux différents usages de la vie ? » François-Xavier Burtin, académicien et polygraphe, remporta le concours en 1783 avec un mémoire en français. Dans son prologue, le lauréat mettait en garde ses lecteurs contre les « tromperies, falsifications et substituions qui se commettent au sujet des médicaments exotiques » et recommandait, se référant à la traduction de Parmentier des *Récréations physiques* de Model, de soumettre l'importation des médicaments simples à un examen rigoureux. Dans le corps du mémoire, utilisant les nomenclatures de Linné, Tournefort, Caspar et Jean Baudin, et de Rembertus Dodonaeus, Burtin passait en revue, dans l'ordre alphabétique de leur nom latin, les

végétaux indigènes, soit ceux « qui viennent spontanément ou par culture dans l'une ou l'autre partie de nos provinces », et indiquait quels produits (sucre, vins étrangers...) ou quelles plantes exotiques elles pouvaient remplacer.

Ce texte de Burtin fut le dernier mémoire portant sur un sujet d'agronomie à être primé par l'Académie au cours de la période 1772-1794. En 1785, l'institution posera encore une question d'agriculture : « Indiquer les moyens sûrs de détruire les hannetons dans leurs différents états, tant d'insecte que de vers avec le moins de frais et de perte possible. » Aucun des mémoires reçus n'ayant convaincu le jury, l'Académie la reposa une seconde fois, en 1787, et multiplia par deux le montant de la récompense. Treize candidats y répondirent avec aussi peu de succès qu'au précédent concours, ce qui amena l'Académie à publier dans la *Gazette des Pays-Bas* du 20 mai 1790 « qu'aucun de ces mémoires n'ont répondu à ce qu'elle avait lieu d'attendre, qu'aucun n'a rempli le but qu'elle s'était proposé, en sorte qu'elle se voyait à regret dans la nécessité de refuser le prix et d'abandonner la question, malgré l'importance de l'objet pour l'économie rurale ». En 1790, Théodore Mann, secrétaire perpétuel de l'Académie, publia à Liège une analyse de tous les mémoires qui avaient concouru sur la question des hannetons.